

À PARTIR DE QUAND L'HISTORIOGRAPHIE POLONAISE PEUT-ELLE ÊTRE VRAIMENT QUALIFIÉE D'HUMANISTE?

CLAUDE BACKVIS

Parmi les Polonais il existe un large *consensus* pour répondre à cette question: depuis Jan Długosz. N'a pu que renforcer cette opinion l'article de Tadeusz Sinko *De Długossii Praefatione Historiae Polonorum*¹. Du moment qu'un aussi éminent spécialiste de la culture antique, auteur par ailleurs de nombreux ouvrages où il avait dépisté (ou cru dépister) dans l'oeuvre d'écrivains polonais d'époques diverses des échos inspirants venus de la Grèce et de la Rome républicaine et impériale, aboutissait au terme d'une analyse serrée à la conclusion que Długosz "a déjà déposé le pied au delà du seuil des temps nouveaux" (p. 120) ou encore que dans sa préface "il a fourni une preuve extrêmement significative de ce qu'il avait laissé derrière lui les frontières du Moyen Âge et pénétré dans les temples nouveaux, ceux que Pétrarque appelait les temples de la gloire" (p. 144), qui oserait y contredire?

Et, à n'en pas douter, l'Histoire de Długosz ne rappelle en rien Villehardouin ou Froissart (il est d'ailleurs de très mauvaise méthode de vouloir le voir et le distinguer dans cette perspective-là). Son ample narration nous arrive comme un gros vaisseau de guerre entouré de plusieurs petites unités d'escorte. En composant celles-ci il avait été amené à utiliser des documents authentiques (ou que l'on croyait tels de son temps, ce n'est pas là-dessus que je vais le chicaner, car ce serait totalement injuste), actes de fondation et de dotation, promulgations de privilèges et d'immunités, textes d'accords diplomatiques. Il est tombé fort naturellement sur l'idée de les traiter en tant que matériaux pour sa narration.

Il se fonde non pas seulement sur les chroniques et annales de son pays, il s'est servi de sources narratives de Bohême, de Hongrie, de l'Ordre

¹ Dans *Studia z dziejów kultury*, W-wa, Gebethner et Wolff, 1949, pp. 105-145. L'ouvrage avait été mis en chantier en 1939 et devait à l'origine constituer des Mélanges en l'honneur de Stanisław Kot.

des Chevaliers teutoniques et de quelques-uns de ces vastes ensembles annalistiques médiévaux, notamment allemands, qui s'étaient proposé de retracer l'histoire du "monde". Déjà âgé, il s'est donné la peine d'apprendre le vieux-russe pour pouvoir exploiter les chroniques kieviennes et post-kieviennes. Il y était incité non pas seulement par le désir de compléter son information sur la Pologne des temps passés mais encore — et ceci était singulièrement méritoire — par le souci qu'il avait que son lecteur pût se rendre compte de la situation dans laquelle se trouvait l'un ou l'autre de ces pays limitrophes à tel moment de l'histoire polonaise qu'il racontait.

Un autre atout qui joue dans le même sens est sa "chorographie", ample tableau des cours d'eau et des montagnes, qu'il a placé en tête de son récit.

Il s'est donné beaucoup de peine pour se procurer un manuscrit de Tite-Live et son propre texte présente en foule les indices indiscutablement probants, petits et grands, de ce que l'historien latin lui a servi de modèle.

On lui sait gré de son ardent patriotisme et, dans les derniers temps notamment, on le crédite presque surtout d'avoir été le principal exposant en littérature du mouvement d'idées, caractéristique pour l'époque, qui saluait l'émergence d'entités nationales autonomes achevant de se dépêtrer du double héritage médiéval, la vision "oecuménique" d'une Chrétienté unie sous la présidence du Pape et de l'Empereur et la réalité tangible et quotidienne de l'émiettement féodal.

Tout cela ne laisse pas d'être fort considérable. Mais aucune considération d'ordre idéologique ne saurait occulter les critères permanents sur lesquels se fonde l'estime dans laquelle nous tenons une oeuvre historique du passé. Ces critères sont:

1) sur le plan de l'*utilité* que l'oeuvre conserve à la considérer en tant que répertoire de faits et de détails — quel degré de confiance nous pouvons accorder à telle ou autre assertion de l'auteur;

2) sur le plan de la *pensée*, concernant cette fois une lecture globale et continue de l'ouvrage — la mesure dans laquelle celui-ci présente des perspectives cohérentes et suggestives sur l'évolution d'une société;

3) sur le plan *esthétique* (et ceci vaut évidemment surtout pour l'historiographie depuis l'Humanisme jusqu'au Romantisme, sans oublier, bien entendu, celle de l'Antiquité gréco-romaine) — quelle est la maîtrise de l'écrivain dans l'agencement de l'exposé, la vigueur ou le charme du récit, la puissance ou l'élégance du style.

Mesuré à ce triple point de vue, la Chronique de Długosz ne peut manquer d'infliger une déception cuisante.

Dans ce qu'on appelle "les archives Popiel" on a conservé une masse de papiers ayant trait aux fameux "dîners du jeudi" de Stanislas-Auguste. Parmi eux figurent des notes jetées sur le papier par Stanislas Trembecki au cours des recherches aventureuses qu'il menait concernant les "antiquités slaves", celles-là même auxquelles s'est voué avec plus de sérieux l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* et qui allaient connaître un vif mais nécessairement contestable essor dans les années 1810 et 1820. Trembecki ne pouvait manquer d'utiliser l'histoire de Długosz, soit dans l'édition de Huyssen

(Francfort, 1711), soit, plus vraisemblablement, dans celle de Mitzler de Kolof (Varsovie, 1769-1776). Avec sa pétulance bien connue aux notes qu'il y prélevait il a mêlé des interjections d'humeur comme "sottise de l'écrivain", *sequuntur ineptiae et contradictiones abominabiles Dlugossi*, "mais, mon cher Długosz, vous avez dit ci-devant que c'était Boleslas qui avait fondé ce monastère! Confrontons les deux passages", "que le diable l'emporte, l'impertinent Długosz!", *jam dixisti sub anno 1221 Boleslaum natum esse*. Sans entériner le ton injurieux que le fougueux chambellan a imprimé à ses jugements, il faut avouer que son irritation était partiellement justifiée. Dans l'exploitation et la mise en forme de la masse de renseignements qu'il avait accumulés, Długosz fait souventes fois preuve d'une étourderie confondante. En voici quelques exemples cueillis dans la très ample moisson qu'offrent les notes critiques de l'excellente édition-traduction mise en train en 1961 et malheureusement, pour autant que je sache, encore inachevée au moment où j'écris ces lignes.

A la page 247 du tome II² il raconte que Bretyslav fut assassiné à l'instigation de deux nobles, Bozen et Mutyna. A la page 251 on a la surprise de les retrouver comme noms de localités. La soeur de Jaroslav le Sage ayant épousé Casimir le Rénovateur, elle se convertit au catholicisme, ce qui eut pour effet, à l'en croire, qu'elle abandonna son nom originel de Maria pour celui de Dobriniega; il crève les yeux que c'est dans le sens opposé que cette mutation onomastique a eu lieu. L'église "de la Dîme" (Desjatinnaja) devient la localité de Dziesięcinowo. Il lui est arrivé à plus d'une reprise de narrer un seul et même événement sous des dates différentes, parfois très sensiblement différentes (ainsi la capture du Pape Pascal II par l'Empereur Henri V en 1101 puis de nouveau en 1112). Il ne s'en doute pas le moins du monde. Subodorant à bon droit que Robert Guiscard était Normand, il en fait un "roi d'Angleterre". Il ne faudrait pas croire qu'il commet de pareilles bourdes seulement quand il s'agit d'événements étrangers. Il n'en est pas autrement à propos de faits de l'histoire de la Pologne qui revêtaient beaucoup d'importance à ses yeux. C'est ainsi que même la date qu'il donne pour le meurtre de Saint Stanislas est erronée — 13 mai au lieu du 11 avril. Il appelle Maria la mère de Ladislas Jagellon dont le vrai nom était Julianna.

Son dessein de jeter en passant des coups d'oeuil sur ce qui se passait dans le même temps en Bohême, en Hongrie, dans la Rus', excellent dans son principe, manque totalement l'objectif par la façon dont il le réalise. Il en dit tantôt trop, souvent trop peu. Les notations qu'il fournit, intermittentes, avec des hiatus parfois énormes, et totalement chaotiques, ne sont pas de nature à nous proposer une vue tant soit peu cohérente de l'histoire an-

² De la traduction polonaise parue en 1969, *Roczniki czyli Kroniki sławnego królestwa polskiego*, W-wa, PWN. Dans le texte latin publié en 1970, *Annales seu Cronicae incliti Regni Poloniae*, ce passage se trouve à la p. 208 du tome II, *ibidem*. La méprise avait été déjà signalée par A. SEMKOWICZ en 1874.

cienne de ces pays. Ses déficiences sont particulièrement éclatantes pour ce qui touche la Rus'. Il semble bien que le calendrier vieux-russe fondé sur l'ère byzantine depuis "la création du monde" a été pour lui un casse-tête qu'il a été incapable de résoudre correctement. Peut-être aussi la manière, héritée des Grecs, de représenter les chiffres au moyen de lettres selon l'ordre de l'alphabet l'a-t-il embarrassé. En tout état de cause, sa chronologie dans ce domaine est, peut-on dire, régulièrement fautive. Et il s'est fréquemment embrouillé dans la filiation, il est vrai compliquée, des descendants de Rjurik. Sa connaissance imparfaite de la langue l'a exposé à de singulières bévues. C'est ainsi qu'il a interprété à plus d'une reprise comme des raids de Prussiens — les anciens et authentiques Prussiens — ce qui dans le texte désignait des invasions de sauterelles!

Je tiens à souligner que, dans l'argumentation que je présente ici, ces faiblesses-là n'ont, somme toute, qu'une portée secondaire. Encore, vu le crédit que la tradition lui reconnaît, convenait-il de les relever. Car la fréquence des erreurs et des confusions de noms et de parentés dont il s'est rendu coupable compromet sensiblement la crédibilité qu'il est loisible de lui accorder. Aussi, quand l'éditeur scientifique actuel de son oeuvre signale en note que tel détail ne se rencontre que chez lui, a-t-on l'impression que cette remarque va plus loin que l'adage *testis unus, testis nullus* et le ressentons-nous comme une invitation à traiter l'assertion de Długosz avec une extrême prudence. Et, dans ce qui vient d'être dit, il y a tout de même un point d'importance capitale — ce qui concerne le caractère intermittent et désordonné des renseignements qu'il fournit sur le destin historique des nations limitrophes. Car nous saisissons là une défectuosité qui *mutatis mutandis* vaut tout aussi bien pour la façon dont il présente l'histoire de son propre pays.

Qu'il ait conçu sa gigantesque histoire dans la structure d'annales ne saurait étonner de la part d'un homme de son temps. Mais on est en droit de lui reprocher d'avoir respecté ce lit de Procuste avec une méticulosité d'ailleurs illusoire, vu ses très nombreuses erreurs chronologiques. L'effet de ce parti-pris d'émiettement — qui, on le verra, semble bien avoir tenu à une tare intellectuelle fondamentale, — est redoutable. Quand il s'agit — et c'est ce qui nous intéresse le plus en histoire — de processus tant soient peu prolongés et complexes, ce "pointillisme" aboutit à masquer l'enchaînement de leurs causes, de leur surgissement et de leur développement³. À l'exception de la bataille de Grunwald-Tannenberg tout est mis sur le même pied en un égrènement fastidieux.

Laissant de côté le plein Moyen Âge polonais confus et primitif où il eût fallu une perspicacité hors du commun pour distinguer une ligne directrice, voyons comment il a envisagé et représenté un fait essentiel, l'union dynastique avec le Grand-Duché de Lituanie. Au moment où il concevait et

³ Revelé par L. MICHALOVSKAJA, *Jan Długosz i Bernard Wapowski*, pp. 86-87 et encore p. 91. Le lecteur trouvera le signalement bibliographique complet de cette excellente étude dans la note 8.

rédigeait son Histoire elle fonctionnait (assez mal, il faut l'avouer, et avec des accrocs) depuis deux ou trois générations. Sous le règne de Casimir Jagellonide il n'en était pas moins patent qu'elle conditionnait la vie politique de la Pologne, qu'elle assurait à celle-ci un poids nouveau dans la constellation internationale. Mal disposé envers les Jagellons qu'il considéra toujours comme des étrangers, méprisant les Lituaniens et les Ruthènes, il n'en a tiré qu'une amertume acide de ce que les souverains de la nouvelle dynastie se préoccupaient trop à son gré de leur patrie originelle. Lui qui a consacré tant de pages à la bataille de 1410 et qui, par exception, reconnaissait la dimension peu ordinaire de la personnalité de Witold, il n'a pas vu que c'est cette même union qu'il déplorait qui a constitué l'incitant majeur pour cette liquidation du danger teutonique dont il se réjouissait⁴.

Ceci nous indique les étroites limites de ce patriotisme dont on le félicite. Il s'agit chez lui d'un nationalisme purement "viscéral", fondé sur des antipathies élémentaires. Il déteste les Allemands, il dédaigne les Lituaniens, il vomit les "schismatiques", il exécra les Tchèques (il faut reconnaître qu'à travers les siècles l'opinion polonaise n'a pas été particulièrement favorable à ces derniers, mais dans le cas personnel de Długosz on a tout droit de se demander si l'"hérésie" hussite n'a pas été pour quelque chose dans son inimitié à leur égard).

Quand on évoque *in abstracto* la "chorographie" sur laquelle s'ouvre son Histoire⁵ cela produit un gros effect. Le malheur veut qu'il n'en tire rien dans son exposé historique. Dès lors, elle rappelle un ornement auquel on a fréquemment recours dans l'architecture actuelle (quand elle n'est pas "fonctionnelle" ou moderniste): un élégant portique à arcatures en plein ceintre donnant non pas sur la maison elle-même mais sur un terrain adjacent.

À propos de son hostilité envers les Tchèques je viens d'effleurer l'argument que je tiens pour principal — que sa conception de l'histoire est fondamentalement cléricale.

Il ne s'agit pas seulement de la dévotion aveugle qu'il nourrit pour les vues politiques de Zbigniew Oleśnicki *senior*, qui n'avaient pas manqué de susciter une vive et importante opposition en Pologne. Sans doute cela implique-t-il qu'on ne peut le complimenter d'avoir écrit son ouvrage *sine studio* (et l'*ira* non plus ne manque pas). Ce serait s'acharner que de lui tenir rigueur d'avoir admiré, sans doute excessivement, une puissante personnalité qui lui avait mis le pied à l'étrier et sous qui il avait longtemps travaillé.

⁴ Bien vu également par L. MICHALOVSKAJA, qui en fait l'objet principal de sa communication. Mais l'excuse qu'elle allègue pour cette cécité — qu'au temps de Długosz le péril que représentait l'Ordre Teutonique avait perdu de son acuité de naguère (p. 85), est pour une bonne part illusoire. Il était un homme mûr et travaillait à sa grande oeuvre tandis que se menait la guerre de Treize Ans, qui fut encore très dure. Il avait 49 ans lors du traité de Toruń. Il n'y a d'ailleurs qu'à voir quelle dimension la question teutonique occupe dans son récit.

⁵ J. ŚLASKI a récemment avancé l'hypothèse que Długosz se serait à cet égard inspiré du *De Montibus* de Boccace. Cf. *La fortuna del Boccaccio nella Polonia del Rinascimento* dans l'ouvrage collectif *Il Boccaccio nelle culture e letterature nazionali*, Firenze, Olschki, 1978, p. 408.

Mais il y a d'autres indices. On a dit plus haut combien sont intermittentes, lacunaires, déficientes, les notations qu'il consacre de-ci de-là au destin de peuples intimement liés à celui de sa nation. Par contre, il ne manque jamais de relever le décès d'un pape, avec le nombre d'années, de mois et parfois de jours au long desquels il avait exercé son office et avec le nom laïque et l'origine géographique de son successeur — et l'on sait à quel rythme ils se succédaient au Moyen Âge. Il procède de même, tout au moins pendant longtemps, pour les empereurs. Cela n'exigeait pas des recherches particulièrement laborieuses, car cela se trouvait consigné dans des répertoires médiévaux. Et il n'y aurait pas de sens à plaider que, racontant le Moyen Âge, il reflétait fidèlement en ce faisant ce que les hommes du Moyen Âge considéraient comme particulièrement important. Car — et qui songerait à le reprocher à un historien de son temps? — il n'a nulle part par ailleurs marqué le moindre souci de voir les siècles passés à travers la mentalité des hommes de ces siècles. Qu'il se soit tellement préoccupé de consigner ce genre-là de circonstances alors qu'il était si négligent dans les domaines qui se rapportent de plus près au sujet de son oeuvre dénote qu'il restait pour une bonne part le prisonnier d'une conception purement médiévale, celle qu'exprime le vers de Victor Hugo:

“Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur”.

C'est-à-dire qu'il se rendait imparfaitement compte du mouvement de l'histoire, celui qui avait trouvé un écho sensible dans son pays depuis au moins Ladislas le Nain, celui en vertu duquel ce qui importait c'étaient les formations politiques maîtresses de leur devenir en toute autonomie.

Mais il y a pis. Il fait preuve à plus d'une reprise d'un cléricanisme de sacristain.

Évoquant le concile de Clermont-Ferrant de 1095 (qu'il place en 1088) il oublie(!) qu'y fut prêchée la première Croisade. Mais des diverses décisions qui y furent prises il a retenu celle d'instituer un service quotidien d'"heures" ainsi qu'une messe chaque samedi en l'honneur de la Vierge. Il mentionne sans sourciller que "des hommes honorables et pieux" ont déclaré, conformément à "une prédiction venue du Ciel" que si les Polonais durent lever honteusement le siège de Naklo *rebus infectis*, ce fut parce qu'ils avaient violé le jeûne quadragésimal en consommant trop de viande et de lait⁶. On l'a déjà vu, il ne peut assez déplorer que le mariage d'Hedvige, autour duquel il s'entend à faire planer un petit nuage de scandale, ait fait passer la couronne de Pologne aux Jagellons, alors qu'il existait encore des Piasts en Poméranie Occidentale et en Silésie. Il s'explique ce qu'il tenait

⁶ Qu'il ait peut-être trouvé ce détail chez l'*Anonymus Gallus* ne l'exonère nullement de critique. S'il avait été l'homme de culture que nous présente Sinko, il aurait laissé tomber cette calembredaine ou il l'aurait rapportée avec un équivalent de ce "point d'ironie" qui, hélas, manque dans notre alphabet.

pour un opprobre national comme une juste rétribution divine pour le meurtre de Saint Stanislas perpétré trois siècles auparavant.

Le responsable de ce meurtre, Boleslas le Hardi, il l'accuse d'avoir pratiqué la sodomie. En soi cela n'est nullement impossible. Mais les traits que je viens de relever semblent inviter à la méfiance. Or, cette suspicion se trouve paradoxalement renforcée du fait que l'imputation en question est "confirmée" sous une autre plume. Remarquons tout d'abord qu'une calomnie — si calomnie il y a — n'a pas à être reçue comme vérité parce qu'il se fait que la proclament deux hommes mus par la même tournure d'esprit et par une même subjectivité véhémentement affective. Mais il y a surtout que dans son *Panegyrique de Saint Stanislas* Paul de Krosno précise malencontreusement l'objet de l'accusation. À l'en croire, le roi aurait assouvi sa lubricité sur une jument. Ceci ne peut manquer de nous remettre en mémoire une historiette qui semble bien être à l'origine de cette abomination. Au retour d'une expédition difficile en Ruthénie de nombreux guerriers auraient constaté que, lassés de la longue absence de leur mari, leurs épouses se seraient méconduites et que, épousant pleinement leur querelle, Boleslas aurait affecté de rendre des honneurs exceptionnels à son coursier, afin de bafouer l'inconstance des femmes par le contraste, qu'il mettait de la sorte en relief, avec la loyauté et la fidélité du cheval. L'anecdote vaut ce qu'elle vaut, d'autant plus qu'elle nous a été transmise sous des versions diverses. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est qu'elle concorde fort bien avec ce que nous entrevoyons de la psychologie et du comportement du personnage.

Dès lors, on saisit le mécanisme selon lequel un épisode plausible en soi a été exploité pour achever de noircir une figure que l'on voulait accabler. Ce que l'on voit jouer là, je le dis tout net, c'est le type d'imagination tordue que l'on peut attendre d'un moine qu'affolait l'observance de la chasteté. Bien entendu, ni Długosz ni Paul de Krosno ne furent des moines de ce genre. Et le second a rendu d'indiscutables services à la cause de l'Humanisme par ses qualités de métier, notamment en prosodie latine dont il n'a dispensé qu'avec trop de prodigalité les preuves et les spécimens, par son enseignement, par ses éditions d'auteurs latins. Ce que je veux dire ici, c'est que chez l'un comme chez l'autre (Paul de Krosno en a fourni d'autres traits encore) on voit surgir par instants des profondeurs psychiques une *camera obscura* de ce triste acabit. Quoi qu'il en puisse être de la sodomie de Boleslas, ce qui précède fait toucher du doigt à quel point Sinko s'abusait quand il croyait trouver (pp. 144-145) une preuve significative de ce que Długosz était victorieusement sorti du Moyen Âge dans le fait qu'à travers sa très ample préface il n'a nulle part recouru à une citation tirée de l'Écriture.

Et, tant qu'on y est, je relèverai une autre illusion qu'il exprime dans le même passage. Il s'imagine apporter un argument en faveur de l'accession de Długosz à l'esprit et à la pratique de l'Humanisme en ceci que pour signifier qu'il espère aller au Paradis il écrit *regiam Solis ingressurus*, d'après un passage des *Métamorphoses* d'Ovide. De la part d'un homme de la génération à laquelle appartenait Sinko pareille méprise n'avait rien pour étonner. Mais Stefan Zablocki⁷, soumettant à l'examen les écrits conservés d'Adam Świnka-Porcarius, l'auteur mort en 1433/1434 de l'"épigramme" laudative

sur Zawisza Czarny citée par Długosz dans son Histoire, a prouvé que des tournures périphrastiques comme *in torrente Phlegetontis* pour désigner l'Enfer où bien évidemment Boleslas le Hardi a été plongé, comme *quo nec nimbi nec rigores / brummae* (sic) *Phoebi nec calores / unquam audent laedere* pour évoquer le Paradis dans lequel Saint Stanislas a été non moins évidemment accueilli, comme *dum collitur* (sic) *Matris conceptio summi Tonantis* pour dire d'une année qu'elle appartient à l'ère chrétienne, n'ont rien de précis à voir avec l'éveil de l'Humanisme en Italie comme on l'a cru longtemps, qu'on en trouve de parfaitement semblables sous la plume d'Alain de Lille ou de Jean de Salisbury, qu'en un mot cela doit être inscrit au bilan de ce que le même Zablocki appelle "l'humanisme du Moyen Âge finissant" ("finissant" — il faut entendre: à partir du XII^{ème} siècle). Au XV^{ème} cela était neuf en Pologne, parce qu'alors ce pays rattrapait d'une foulée rapide son retard culturel vis-à-vis de la culture *latine* de l'Occident. On fait dernièrement grand état de cette "prérenaissance" du XII^{ème} siècle. Et il est indubitable que, *exclusivement dans les milieux de clergie*, elle a marqué un notable élargissement des perspectives tant concernant la somme des textes antiques pris en considération que touchant l'esprit dans lequel on les considérait. Mais il suffit de relever qu'il n'en a résulté ni un bouleversement de la mentalité fondamentale ni (sauf en Italie où les conditions économiques, sociales, culturelles étaient devenues toutes particulières à partir d'environ 1250) aucun chef d'oeuvre marquant en littérature pour constater que cette étape, bienfaisante mais limitée à tous égards, n'est nullement comparable à ce que la vraie Renaissance a signifié pour la culture européenne.

De la sorte, nous avons abordé par la bande le troisième des critères énumérés au début de cette communication, celui qui concerne la mise en forme.

Si la Renaissance a été pour l'Europe un âge de mutation exaltante, que dire alors de ce qu'elle a été pour la Pologne? Là il s'agit d'une explosion proprement miraculeuse. Dans cette perspective-là, on ne peut manquer d'être ému de ce que Długosz ait été tellement soucieux de mettre la main sur un manuscrit de Tite-Live. Mais qu'en a-t-il tiré?

Il a notamment suivi les traces de cet illustre prédécesseur en prêtant aux personnages de son Histoire des discours fictifs. Comme on sait, même un historien aussi strict que Thucydide a utilisé ce procédé. Cela nous vaut l'oraison de Périclès qui est l'un des textes capitaux que nous ait légués la pensée antique. Chez d'autres d'un moindre calibre ils servent souvent à tout le moins à projeter quelque lumière sur les mobiles ou l'état psychologique de la figure dans la bouche de laquelle ils sont placés. Chez Długosz ce ne sont que lieux communs sur l'amour de la patrie et la valeur militaire, toujours les mêmes sur toutes les lèvres dans n'importe quelles circonstan-

⁷ S. ZABŁOCKI, *Polsko-lacińskie epicedium renesansowe na tle europejskim*, Ossolineum, 1968. Il a repris cette thèse dans son article *Antyczne tradycje prerenesansu i jego związki z poezją polską XV w.*, "Prace literackie", Wrocław, t. XIII, 1971, pp. 5-56.

ces. L'œil du lecteur les parcourt avec une indifférence de plus en plus impatientée au fil des pages.

Il a tenu l'art d'écrire l'histoire comme une branche de l'éloquence, ce qui est en effet l'un des aspects significatifs de l'historiographie humaniste. Mais de la rhétorique latine il a retenu surtout une leçon, la plus futile et la plus stérile, la pratique du "développement" et ne l'a que trop bien assimilée. On peut fréquemment le saisir "en flagrant délit". Il a rencontré dans une de ses sources un fait adventice, ne menant à rien, qui y était mentionné en une ligne. Il trouve bon de lui faire un sort et l'allonge au moyen de fioritures tautologiques et de considérations creuses qui ne sont autre chose que du remplissage.

Les portraits étaient des morceaux particulièrement soignés. Voyons à travers un résumé ponctuel ceux qu'il a tracés de figures aussi importantes que Casimir le Grand, le dernier des souverains Piasts de Pologne, et Ladislas Jagellon, avec qui a commencé la nouvelle dynastie.

A propos du premier il parle de ses constructions, en quoi il a raison. Qu'il protégeait les faibles et notamment les paysans contre les abus de puissance des seigneurs. Il brosse alors son portrait physique. Qu'il se laissait approcher par quiconque, notamment par les plus humbles. Il revient alors sur le portrait physique. Qu'il s'adonnait à l'ivrognerie et à la gourmandise. Il passe ensuite à un catalogue de qualités: son honnêteté, l'amour qu'il nourrissait pour son pays, sa justice égale pour tous. Mais il était luxurieux, incapable de dominer sa lubricité à l'égard des femmes. Qu'il assurait la sécurité de tout un chacun contre l'arbitraire et punissait les calomnieurs. Sa prudence (le contexte indique qu'il s'agit surtout de sa prudence financière). Son souci de la justice. Qu'il a suscité parmi ses sujets le zèle à élever des constructions en matériaux durables.

Le portrait de Jagellon, beaucoup plus long, est encore sensiblement plus incohérent et plus répétitif. Il commence raisonnablement par rappeler l'origine et la famille lituanienne du roi. Ses mariages — mais qu'il n'a pas nourri de véritable amour pour ses trois dernières épouses. Que depuis son enfance jusqu'à sa mort il s'occupait uniquement de chasse. Portrait physique précis. Qu'il était remarquablement endurant à la peine, au froid, à la chaleur, au vent et à la fumée. Qu'il dormait et se reposait jusqu'à midi, de sorte qu'il entendait rarement la messe à l'heure consacrée (très mal!). Que dans sa façon de mener la guerre il était paresseux, s'en remettant de tout le souci à d'autres. Qu'il prenait un bain chaud tous les deux jours et parfois plus fréquemment encore (ce qui n'est assurément pas un compliment). Qu'il était très regardant à faire couler le sang, même à l'égard de ceux qui avaient commis de lourdes fautes. Qu'il était extraordinairement pitoyable envers les vaincus, mais que quand cela concernait la chasse et ses autres plaisirs, il n'épargnait personne, quel que fût son rang. Que se complaisant à noter les traits de vertu militaire ou autre, il les récompensait avec largesse. Que, soit que cela provînt de sa nature, soit qu'il en eût pris l'habitude, il se distinguait par l'obstination et par une mollesse torpide, que d'aucuns baptisaient douceur et modestie. Que selon les circonstances il était d'un abord facile ou difficile. Qu'acceptant volontiers des cadeaux il les rendait au dou-

ble. Que par sa prodigalité il n'a pas fait moins de tort au royaume que d'autres souverains par leur avidité. Qu'il était dominé par sa passion pour la chasse au point de négliger les affaires publiques. Qu'il se plaisait à assister à des exercices d'acrobatie. Que chaque vendredi il jeûnait au pain et à l'eau. Qu'il n'a jamais été tenté ni par le vin ni par aucune boisson capiteuse. Qu'il abhorrait les pommes mais aimait manger des prunes, en s'en cachant. Un développement assez long sur les pratiques religieuses auxquelles il s'était habitué sous l'influence d'Hedvige. Qu'il ne supportait pas que, sauf ceux dont c'était l'office, quelqu'un touchât à ses vêtements, à ses coutoux ou à d'autres ustensiles de cuisine. Qu'il était constant à exécuter ce qu'il avait promis et résolu. Que ne pouvant s'occuper lui-même des affaires des pauvres, des orphelins et des veuves, il confiait ce soin à des personnes judicieusement choisies. Qu'il observait d'étranges coutumes superstitieuses que lui avait apparemment inculquées sa mère orthodoxe. Que, prodigue plutôt que généreux, il distribuait les biens de son royaume sans faire grande attention aux mérites ni à la naissance. C'est dans cet étrange contexte que se trouvent rappelées la part qu'il a prise à la ré-érection de l'Université de Cracovie ainsi que ses grandes fondations pieuses. Que du fait de son attachement envers la Lituanie et sa famille il entraîna plus d'une fois la Pologne dans des guerres et dans de graves périls. Qu'il ne se rendait au monastère de la Sainte-Croix pas autrement qu'à pied. Qu'il orna des églises à Gniezno, à Sandomierz et à Wislica de peintures d'un style byzantin qui lui plaisait mieux que celui des Latins. Ses largesses aux églises et aux nobles qui lui rendaient visite. Qu'affamé de louanges il prêtait facilement l'oreille aux flatteurs et aux calomnieux. Qu'il dépensa tant d'efforts à convertir les Lituanais et les Samogitiens qu'on peut à juste titre l'appeler le missionnaire et l'apôtre de ces peuples. Que, d'un coeur simple et magnanime, il ne possédait pas de grandes capacités intellectuelles mais une certaine roublardise. Nouvelles données sur ses fondations pieuses. Qu'il pratiquait volontiers l'amour, pas seulement le licite mais aussi l'illicite. Qu'en raison de sa piété catholique il était généreux envers les pauvres, les nécessiteux, les veuves et toutes personnes dans le malheur. Qu'il observait avec un tel zèle les veilles, les jeûnes et les prières qu'il a remporté plus de victoires grâce à cela que par les actions militaires. Que, homme de moeurs simples, il était incapable de faux-semblant. Qu'il ne gardait aucune limite quand il s'agissait de faire des présents. Que du fait de sa passion démesurée pour la chasse en n'importe quel moment favorable ou non, il comblait de cadeaux les chevaliers qui l'y assistaient au point de gaspiller pour eux les revenus publics. Qu'envers les étrangers il se montrait affable et bienveillant à un point qui semblait invraisemblable de la part de quelqu'un "né parmi les barbares". Qu'il oubliait les ressentiments. Que non seulement il ne dissimulait pas l'humilité de sa condition d'autrefois mais en tirait fort souvent gloire. Son étonnante simplicité dans sa manière de se vêtir. Aussi ne savait-on assez s'ébahir ni de sa modestie là-dessus ni aussi bien de l'orgueil qui à d'autres égards l'incitait à n'avoir rien de commun avec les autres hommes. Qu'ainsi il ne souffrait pas que, sauf ceux qui avaient la charge de les lui présenter, quelqu'un touchât son vêtement, son lit, sa selle, son cheval et d'autres ob-

jets de ce genre. Sa goinfrerie illimitée. Qu'il était très généreux envers diverses personnes. Que, simple et d'un bon naturel, il montrait une disposition plus vive à récompenser qu'à punir. Que depuis le début de son règne jusqu'à la fin il a distribué en présents plus que ce que pouvait supporter son trésor. Que, comme il avait l'habitude de donner la moitié de ce qu'on lui demandait, ceux qui venaient à lui pour quémander doubleraient le montant de ce qu'ils souhaitaient obtenir. Qu'il observait ce que Długosz appelle des superstitions et qui sont en fait de curieuses petites manies. Deux dictons qu'il prononçait souvent. Qu'après s'être empifré il se reposait et dormait longuement d'un sommeil profond. Que, se levant du lit, il se rendait à la garde-robe et y restait longtemps, réglant là de nombreuses affaires et que, à ce qu'on dit, il n'était jamais d'un abord plus facile et plus bienveillant qu'alors. Que, témoignant d'une tendance naturelle à la paresse, au plaisir, à la chasse et à la gourmandise, il s'occupait rarement de ce qui pouvait favoriser le développement de la République, ne se souciant que de ce qu'on n'interrompe pas son inactivité et ses chasses, auxquelles il se consacrait perpétuellement. Qu'il accordait des cadeaux énormes, non pas qu'ils fussent mérités mais pour s'épargner des requêtes qui l'importunaient. Qu'il est bien connu que ses fils Ladislas et Casimir montrèrent les mêmes traits de caractère quand ils exercèrent le pouvoir.

Que les Jagellons n'aient presque jamais su refuser à des quémandeurs n'est nullement un détail insignifiant: ce laxisme a suscité par la suite des répercussions politiques importantes. Fallait-il pour autant en parler en neuf endroits différents? Il en eût suffi de deux — deux parce qu'il convient d'accorder à Długosz le droit subjectif de mentionner à part la libéralité de Ladislas Jagellon envers les églises. Quand on observe de très près le psychisme d'un individu, il est bien vrai qu'on peut y découvrir des qualités et des défauts contradictoires. Mais, à travers le résumé fidèle qui vient d'être fourni, qui ne sentirait pas que ce serait peine perdue d'alléguer cette conquête de la psychologie dans le but de justifier les contradictions de ce portrait? Notamment le début du paragraphe final qui paraît assez nettement ambitionner la portée d'un jugement d'ensemble est parfaitement incompatible avec certains passages précédents. Il ne peut être question de lui reprocher d'avoir consigné des détails familiers: ce sont eux qui confèrent de la vie à une fresque historique et c'est au contraire le fait que par ailleurs il en ait communiqué si peu que l'on est en droit de regretter. Encore ne convenait-il pas de les mélanger à des considérations de première importance. C'est ce désordre qui en définitive frappe le plus vivement.

Comment en est-on arrivé à pareil fouillis? Il n'est pas difficile de se le représenter. Quand nous commençons à préparer une étude, un essai, un exposé oral, nous nous mettons en quête de la documentation appropriée que nous allons chercher dans des sources diverses et nous notons au passage les idées afférentes qui viennent à notre esprit et à notre mémoire pour être bien sûrs de ne pas les perdre de vue. Et à ce stade nous les jetons sur le papier à la queue leu leu. Mais ensuite nous reprenons cette masse de données, nous y opérons un tri, nous groupons les traits qui se présentent comme homologues, nous les classons selon l'importance de leur portée ou dans la perspec-

tive des impressions essentielles que nous souhaitons faire partager aux lecteurs ou aux auditeurs. C'est peu de dire que cet effort-là, Długosz n'a pas pris la peine de l'assumer. Je suis persuadé de ce qu'il était mentalement incapable de le fournir. C'est cette même déficience qui a condamné à l'échec son dessein de faire connaître la situation des pays limitrophes, c'est elle encore qu'il faut incriminer de ce que sa façon de présenter l'histoire de son pays épouse la forme (l'anti-forme) d'un éparpillement hétéroclite.

De la sorte il n'est, comme on dit, "ni chair ni poisson". La séduction qu'a exercée sur lui le modèle de Tite-Live l'a privé de cette fraîcheur qu'un Augustin Thierry a si heureusement exploitée à partir des chroniques latines du XII^{ème} siècle dans ce que Gustave Lanson a appelé sa "récolte des petits faits, pittoresques et représentatifs". Mais il n'a pas pour autant accédé à la clarté de vision et à la majesté de la prose d'art où nous reconnaissons la spécificité de l'historiographie humaniste.

Du plateau qu'était la Pologne du XV^{ème} siècle au sortir du marécage médiéval il a entrevu la Terre Promise, à quelques égards il a posé un pied hésitant sur sa frontière, il n'y a pas pénétré. L'article de Sinko ne saurait donner le change. Non pas tant parce que certains des arguments avec lesquels il étayait sa thèse s'avèrent branlants. Mais surtout parce qu'on ne mesure pas la qualité d'une oeuvre à ce que proclame sa préface, qui n'est autre chose qu'une déclaration d'intention, mais à sa réalisation.

Passant à Bernard Wapowski, je veux tout d'abord indiquer que, alors que la communication de Ljudmila Michalovskaja⁸ porte sur la partie publiée de sa Chronique où il couvre le laps d'histoire pour lequel Długosz lui a servi de guide — mais le très vif intérêt que présente son étude tient à ce qu'elle met en lumière à quel point il ne l'a pas suivi les yeux fermés — mon examen portera sur celle où il l'a continué jusqu'à son propre décès en 1535⁹. De la sorte, nous nous "complétons" d'autant mieux que j'ai eu le plaisir de constater que les vues que je nourrissais depuis longtemps se rencontrent parfaitement avec celles qu'elle exprime. Par contre, je n'ai pas eu l'occasion de prendre connaissance de l'ouvrage de B. Bieńkowska *Kronika Emeryka Węgra jako źródło Wapowskiego*, Wrocław, 1960. Je le déplore profondément, mais seuls ceux qui sont incapables de se représenter combien difficile est la situation d'un polonisant travaillant à l'étranger, en rai-

⁸ L. MICHALOVSKAJA, *Jan Długosz i Bernard Wapowski. Sravnitel'naja charakteristika na materialach istorii Belorussii i Litvy*, dans *Długossiana. Studia historyczne w pięćsetlecie śmierci Jana Długosza*, część II, PWN, Warszawa-Kraków, 1985, pp. 85-91. Je remercie très vivement Madame Giovanna Brogi Bercoff de m'avoir fait tenir la photocopie de cette étude qui, n'avait été son aimable intervention, eût assurément échappé à mon attention.

⁹ *Chronicon B. WAPOVII pars posterior. Kroniki B. Wapowskiego z Radochoniec, kantora katedralnego krakowskiego*, część ostatnia, *czasy podługoszowskie obejmująca*. Scriptores Rerum Polonicarum, t. 2, Krak., Akademia Umiejętności, 1874. En dépit de ce que pourrait faire croire le double titre, cette édition fournit exclusivement le texte latin. C'est à elle que renvoie la pagination que j'indique.

son de la différence des systèmes monétaires et de la lenteur avec laquelle lui parvient (ou plutôt lui parvenait avant qu'ait cessé de paraître le *Przewodnik bibliograficzny*) l'annonce des publications de Pologne me jetteront une grosse pierre pour cette lacune dans mon information.

Wapowski s'est, lui aussi, occupé de géographie, et même avec plus d'éclat que Długosz. Je regrette pour ma part que l'on traite infiniment plus en Pologne du cartographe que de l'historien. Et, tout de suite — une différence. Dans son exposé historique il ne manque jamais de situer les villes, les fleuves, les rivières, les provinces au moment où il en est question. On pourrait même lui reprocher de se répéter à cet égard, comme s'il n'avait pas confiance dans la mémoire géographique de ses lecteurs. Sans doute se représentait-il ceux-ci notamment comme des étrangers, c'est-à-dire des Occidentaux. Il appartient à l'âge où un auteur écrivant en latin s'adresse d'un mouvement naturel à la "République internationale des Lettres".

Ce que je veux retenir surtout, ce sont les appellations des deux cartes qu'il avait dressées: *Tabula Sarmatiae* où, tout comme ce sera le cas pour tant d'autres intellectuels polonais de la Renaissance, notamment Andrzej Frycz Modrzewski, il faut évidemment entendre ce mot de *Sarmatia* comme désignant l'ensemble des régions sur lesquelles régnaient les Jagellons de Pologne¹⁰, et d'autre part *Mappa ditionis Regni Poloniae et Magni Ducatus Lituaniae*. Ceci établit d'emblée la perspective de l'historien. Pour lui, l'union dynastique est un fait fondamental. Il a bien vu que seule l'union avec la Pologne pouvait sauver du désastre la structure pour une bonne part fortuite et artificielle du Grand-Duché¹¹. Sans doute, parce qu'il est clairvoyant et véridique, ne manque-t-il pas de relever que l'apport militaire des Lituaniens était épisodique et peu sûr. Ainsi, en 1507, quand, à la suite d'une attaque moscovite, des troupes polonaises s'étaient avancées à la rescousse entre la Berezina et le Dniepr, il écrit non sans une nuance sarcastique: "Les Lituaniens, après qu'ils eurent appris que les ennemis s'étaient retirés, eux-mêmes gênés par la disette de vivres et l'intense chaleur intolérable pour la troupe et les chevaux de trait, débandent leur armée" (p. 75)¹². Il note comment, lorsqu'il s'agit de la succession au trône, les grands seigneurs lituaniens ne se soucient pas de la clause fondamentale des multiples pactes conclus depuis 1386 et qu'ils n'invoquent le bénéfice de l'union que quand cela leur est favorable. Avec la perspicacité proprement prodigieuse dont je vais fournir quelques exemples éclatants, il a fort bien saisi la portée et l'effet du coup

¹⁰ Cf. l'excellent ouvrage de T. ULEWICZ, *Sarmacja. Studium z problematyki słowiańskiej XV i XVI wieku*, Biblioteka Studium Słowiańskiego Uniwersytetu Jagiellońskiego, seria A, nr. 7, 1950.

¹¹ Bien vu et souligné par L. MICHALOVSKAJA, cit., p. 86.

¹² Il lui arrive même de perdre à ce propos son sang-froid en général inaltérable. À propos de la guerre menée par Ivan III en 1501 il dit d'eux: "Cette nation par ailleurs jadis belliqueuse a actuellement à ce point perdu l'habitude des armes, pour ne pas dire qu'elle est tombée à ce point de lâcheté, qu'il semblerait que la gloire de la discipline militaire se soit éteinte dans ce peuple depuis Witold-Alexandre" (p. 39).

d'État tenté par Glinskij: le Grand-Duché s'en trouve ébranlé dans ses fondements, il a failli se défaire, mais, la crise une fois surmontée, le résultat final est que pour les territoires qui n'étaient pas passés sous l'obédience de Moscou, le lien avec la Pologne s'en trouve resserré. Comme l'a bien vu L. Michalovskaja dès avant 1535 il écrit dans la perspective de l'union organique de 1569¹³.

Mais au moment où il reprenait la suite du récit de Długosz en 1480, le binôme Pologne-Grand-Duché (en fait un trinôme, compte tenu de l'importance de l'élément ruthène pour lors incorporé pour sa plus grande part dans la Lituanie historique) constituait déjà le centre de décision d'une constellation beaucoup plus vaste comprenant la Bohême-Moravie (avec la Silésie) et la Hongrie (avec l'actuelle Slovaquie et la Croatie). Et il fut question d'essayer de placer le cardinal Frédéric à la tête de l'Ordre Teutonique. Stefan de Moldavie avait rendu hommage au roi de Pologne en 1484.

Ce "pacte de famille" ne procédait pas seulement du désir de déposer des couronnes sur les têtes de presque tous les fils de Casimir Jagellonide. La meilleure preuve de ce qu'il s'agissait d'un plan lucide et virtuellement bienfaisant, c'est que dans le même temps et dans une situation géopolitique similaire les deux derniers ducs de Bourgogne en conçurent un tout à fait analogue. De part et d'autre on visait à conforter en les unissant par un lien plus ou moins confédéral la mosaïque de pays "d'entre-deux", la "grande Lotharingie" entre la France et le Reich, les *ditiones* dirigées par des Jagellons entre l'Empire — en l'espèce surtout les envahissants Habsbourg, la Moscovie montante et, en outre ici, n'allons pas l'oublier, la puissance ottomane. Ces deux vastes desseins n'ont pas tardé à échouer après avoir été dans les débuts couronnés de brillants succès. Il est parfaitement licite de se demander non seulement si ce n'a pas été une excellente occasion manquée pour les peuples directement concernés, mais encore s'il n'en a pas été également tant pis pour les grands ensembles voisins qui contribuèrent activement à cet avortement: ce qu'ils y ont gagné, c'est de s'être trouvés directement affrontés en une chaîne de conflits qui ont fait l'essentiel de l'histoire européenne subséquente. Mais il est vrai aussi que ceux qui menaient cette grande partie commirent des fautes irréparables. En Occident, ce fut la hâte brutale de Charles le Téméraire. La première partie de l'exposé autonome de Wapowski a pour sujet central son naufrage dans la partie de l'Europe concernée. Il montre clairement comment le "pacte de famille" s'est enrayé du fait de l'ambition brouillonne de Jean-Albert et de l'incapacité — peut-être aussi de la durable rancune — de Ladislas. Et ici, une première remarque. Tout comme un Francesco Guicciardini, Wapowski n'a rien d'un sentimental. Ce qui le dirige, c'est la froide raison. Il a compris la portée du plan conçu par Casimir Jagellonide et par son épouse. Il n'éprouve pas le moindre regret à constater son échec. Ce qu'il se propose, c'est d'en dégager les cau-

¹³ L. MICHALOVSKAJA, cit., p. 86. On remarquera qu'elle aboutit à cette conception dans un travail qui ne concerne que la partie de la Chronique de Wapowski allant jusqu'à l'année 1463!

ses, les responsabilités et les effets. L'historien est là non pas pour exprimer une nostalgie à propos de ce qui aurait pu être mais pour expliquer ce qui s'est passé. Tout au plus, au moment où à la mort de Casimir Jagellonide il dresse le bilan très positif de son règne, note-t-il que ses fils Ladislas, Jean-Albert et Alexandre allaient régner depuis la Dalmatie jusqu'aux "autels d'Alexandre le Grand" (l'étrange périphrase par laquelle il désigne Smolensk) et que "le nom des Polonais était immense et formidable... à tel point qu'ils eussent à bon droit semblé redoutables pour les peuples voisins, s'ils eussent su utiliser leur puissance".

La première et essentielle supériorité de Wapowski tient à ce que de son exposé se dégagent avec toute la netteté souhaitable les étapes successives de la fluctuation dans le rapport des forces. C'est ainsi que, dès le début de son récit (p. 11), il relève que l'inquiétude et l'humeur que Casimir ressentait devant la rivalité croissante entre ses fils Ladislas et Jean-Albert l'induisent, afin d'avoir les mains libres pour surveiller l'évolution des affaires danubiennes, à se désintéresser pratiquement des empiètements d'Ivan III: conquête de Novgorod, puis d'une large bande de territoires dans l'Est du Grand-Duché. La tentative de restaurer l'unité de dessein lors d'une espèce de "conseil de famille" tenu à Levoča, auquel prenaient part, outre Jean-Albert et Ladislas, leur jeune frère Sigismond en tant que duc de Glogau et d'Oppau, le cardinal Frédéric et même le margrave Frédéric de Brandebourg, n'aboutit à rien. À l'épreuve, on constatera que non seulement Ladislas mène (ou laisse mener par ses dignitaires) sa politique particulière mais il observe à l'égard des entreprises de son frère une pseudo-neutralité en fait malveillante. Puis vient la désastreuse expédition en Moldavie de 1497, un événement capital, sur lequel je reviendrai en détail pour montrer comment Wapowski sait nuancer son jugement. Du coup, c'est de toutes parts la montée des périls: expéditions punitives des Turcs, raids ruineux des Tatares de Crimée s'enfonçant jusqu'à Sandomierz, jusqu'aux montagnes de la Sainte-Croix, au coeur du royaume, réveil de l'arrogance des Teutoniques qui réclament rien de moins que l'abrogation des clauses du traité de 1466, pression répétée des Moscovites — et derrière ces deux derniers panneaux la guerre non-ouverte que mène infatigablement Maximilien depuis déjà avant le décès de son père, attisant partout les ennemis de la Pologne. L'historien en indique lucidement l'enjeu: *ob regni Ungariae et Bohemiae sibi ereptam possessionem* (p. 127), non pas que ces deux royaumes aient vraiment et durablement appartenu aux Habsbourg, mais parce qu'il les considérait comme une partie de l'héritage des Luxembourg. Durant une douzaine d'années la Pologne-Lituanie ressemble à un grand corps mou incapable de parer les coups qui lui sont portés. Cette crise très profonde, dont certaines répercussions seront sensibles jusqu'en 1531, commence à être colmatée aussitôt après l'avènement de Sigismond 1^{er}, surtout grâce à l'émergence d'une nouvelle élite de dignitaires. À propos de la campagne destinée à repousser les Moscovites venus cueillir les fruits de la révolte de Glinskij, il note que l'armée polonaise jeta rapidement 340 ponts sur les rivières, lacs et marécages de la région entre Orša et Smolensk (p. 80). Dans tous les domaines se manifeste une énergie ordonnée et efficace.

Mais ce redressement s'accomplissait dans une perspective diplomatico-militaire radicalement différente de celle des années 1480. Dès 1501, c'est-à-dire au moment où, après le décès de Jean-Albert, Alexandre, déjà grand-duc de Lituanie depuis 1492, recevait la couronne de Pologne, donc au moment où le "tandem", malencontreusement rompu du fait des tiraillements séparatistes dont les grands seigneurs lituaniens étaient coutumiers, se trouvait reconstitué, il signale que l'attention de la Pologne va être désormais tournée en direction du Nord et du Sud-Est et non plus, comme auparavant, vers le Sud et le Sud-Ouest. Ici il ne s'agit plus seulement d'une perspicacité hors du commun, mais tout simplement de divination. Car ce n'est que vers la fin du règne de Sigismond-Auguste, dans les années 1560, que cette réorientation sera pleinement manifeste. Et aussitôt il en indique lumineusement la raison: la Hongrie, pièce maîtresse de la politique danubienne des Jagellons, abominablement gouvernée, obsédée par le péril ottoman qu'elle a encore la folie de provoquer, n'est plus qu'un bâton pourri (p. 45)¹⁴.

Il y a plus étonnant encore. En 1532, quand a capoté une seconde tentative de Soliman pour opérer une percée vers Vienne, il tire la conclusion que le danger ottoman s'est atténué. S'est-il trop pressé de généraliser? Il est mort en 1535. Par la suite les Turcs allaient encore s'emparer définitivement de Bude, s'avancer dans le Nord de la Hongrie d'alors, c'est-à-dire la Slovaquie actuelle, pour ne pas parler de leurs conquêtes marquantes dans la Méditerranée Orientale. Et pourtant il y a quelque chose de vrai dans ce pronostic risqué. Le rythme auquel les conquêtes avaient été menées sous Selim 1^{er} et au début du règne de Soliman n'a pu être maintenu. La Hongrie est le dernier État qui a volé en éclats sous les coups de boutoir du *Padishah*. Les Ottomans n'ont plus été perpétuellement victorieux et leurs nouvelles avancées leur ont été désormais plus coûteuses. Dira-t-on que c'est par hasard que la suite des événements lui a donné raison? C'est fort possible. Mais des chances pareilles n'échoient jamais qu'à des hommes supérieurement intelligents.

Cette ampleur et cette hauteur de vue ne sont possibles que parce qu'il a su surmonter et dominer le carcan de la structure annalistique dans le cadre de laquelle son exposé est conçu. À de certains moments il s'arrête, regarde pour ainsi dire autour de lui, fait le point de la situation, porte un jugement sur un moment crucial, projette une remarque sur une période subséquente, quitte à ajouter "mais tout cela se passa plus tard"¹⁵. Il en était tellement conscient qu'à un certain endroit il s'en excuse et s'en expli-

¹⁴ Et je ne saurais m'interdire de relever au passage sa maîtrise stylistique en latin. Il écrit: *Pannoniam Turcis expeditionibus obnoxiam*. *Obnoxius* signifie "lié à", "enchaîné à", "qui sert de gage à", "exposé à", "livré à", avec les nuances de culpabilité et de faiblesse dangereuse et humiliante. Il tire parti de l'arbre sémantique entier du mot.

¹⁵ L. MICHALOVSKAJA écrit que ce n'est que par convention (*uslovno*) que l'oeuvre de Wapowski peut être appelée une chronique (p. 87). En fait, c'est déjà une histoire.

que auprès de ses lecteurs. Il a, dit-il, mené d'une seule traite le récit des conquêtes de Selim le long de la Méditerranée orientale et méridionale afin de montrer que la Pologne avait un ennemi extrêmement puissant du côté de l'Est et des bouches du Danube, un adversaire qui *alors (tunc)* commença à être redoutable à un point maximal pour les Polonais, les Hongrois et toute la Chrétienté (p. 150). De la sorte, il fixe le seuil chronologique d'une situation dont il notera l'atténuation en 1532. On a là une projection portant sur une quinzaine d'années.

Mais, justement, est-ce seulement touchant la dimension matérielle du péril que se prépara et se produisit une évolution? Ce qu'il nous dit touchant la menace ottomane, la *Tatsache* essentielle pour les hommes de son temps, reflète à merveille les fluctuations de la façon dont elle était perçue et ressentie.

Au début, il n'y a place pour aucune hésitation. Encore en 1497 l'objectif ostensible que proclame Jean-Albert – et dont il va tout aussitôt montrer qu'il dissimulait un autre dessein – celui de “laver les nombreux outrages infligés à la grande famille de Giedymin”, d’“effacer un si cuisant opprobre, de faire payer aux Turcs le désastre qu'on avait essuyé” (il s'agit évidemment de Varna et du trépas du roi Ladislas, frère aîné de Casimir Jagellonide, en 1444), est entériné comme allant de soi. Mais, par la suite, surtout à partir de l'avènement de Sigismond le Vieux, le ton change. Quand en 1509 puis de nouveau après le congrès de Poznań de 1510, des légats pontificaux viennent exhorter le souverain à participer à la croisade que l'on prétend préparer, il ne cache pas son scepticisme, excipant de la zizanie invétérée et acharnée entre les principales puissances (pp. 92 et 96-97). Parfois cette fin de non-recevoir se teinte d'une nuance de sarcasme. Ainsi quand il souhaite que la gloire de chasser les Turcs de la Grèce soit “réservée aux rois de l'Occident qui possèdent de plus amples ressources” (pp. 221-222). De la sorte est fixée l'attitude de prudence que, après une bonne part des sénateurs de Sigismond 1^{er}, professeront hautement et constamment la gentilhommerie éclairée et son organe la Chambre des Députés. Or, Wapowski ne dissimule pas qu'il l'approuve. Il parle à ce propos de la *sagax mens* du souverain (p. 92). Constatant qu'il existait à cet égard des avis divergents dans le Sénat, il se range nettement du côté de la non-intervention. On comprend qu'au début il y ait eu quelques fléchissements. Dans l'euphorie illusoire que firent naître les rencontres de Presbourg et de Vienne en 1515, Sigismond est ébranlé. Il envoie une ambassade à Venise pour engager celle-ci à participer à une coalition. Mais elle n'en rapporte “rien que des mots” et ces mots signifient qu'il faut préférer une paix sûre à une guerre incertaine, d'autant plus que les ressources de l'Empereur Maximilien ne sont pas à la mesure de son dessein de “renverser l'empire des Turcs” (p. 136). A cette occasion Wapowski qualifie de *prudens* le Sénat vénitien.

Cette “bonne entente” était – et sera par la suite encore – périodiquement compromise par des incidents plus ou moins graves dans le Sud de la steppe. Évoquant l'un d'eux, c'est avec une irritation évidente qu'il note que cette tension momentanée se produisit par la “faute” (*culpa*) des soldats des

garnisons locales du côté polonais (p. 143). Il relève complaisamment les manifestations de bienveillance et de générosité témoignées par Selim envers les Chrétiens lorsqu'il s'empara de Jérusalem et s'arrêta au monastère Sainte-Catherine dans le Sinäï (p. 149). Il souligne avec insistance les vains conseils de prudence prodigués par les Polonais aux grands seigneurs hongrois (pp. 198 et 215) et en 1531 encore Sigismond est censé déclarer que la fatale guerre de 1526 était née d'une résolution "effrontée et insensée" de leur part (p. 235). Quand, après Mohacs, Bude est pillée et incendiée, Wapowski ajoute que cela avait eu lieu "sans, à ce que l'on rapporte, que cela eût été ordonné par Soliman" (p. 217). En 1531 le roi rétorque à des propositions de se joindre à une coalition anti-ottomane que, grâce à la politique qu'il mène, son pays jouit de la paix non seulement de la part des Turcs mais même de celle des Tatares, "peuple d'un naturel extrêmement féroce" et habitué à vivre de rapine, non pas que cela plaise à ceux-ci mais parce que les y contraint la volonté souveraine de Soliman (p. 235). Qu'il s'agisse là d'une affirmation purement diplomatique le prouve qu'au printemps de cette même année il est question d'une attaque contre Tcherkassy des Tatares aidés de 1.500 fantassins et de 50 bombardes que le Sultan leur avait envoyés (p. 236)! À propos du choix par Stamboul de Sat-Girej comme khan des Tatares, il établit une nette différence entre ces derniers, sauvages, sans honneur et sans foi et les Turcs aux moeurs plus douces (!) et plus loyaux. Par extraordinaire le candidat soutenu par Constantinople ressemblait plutôt aux Turcs - aussi ne réussit-il à se maintenir (p. 204).

C'est aussi que les relations officielles entre les deux pays avaient bien changé. À l'ambassadeur envoyé par Selim pour notifier son avènement Sigismond répond par des félicitations prolixes, acceptant de bon coeur le traité d'*amicitia* et de *societas* que le Sultan lui offrait spontanément et lui souhaitant de son côté que tout lui fût favorable et qu'il remportât sur ses ennemis les triomphes qu'il souhaitait (p. 111). Le point d'orgue à cet égard, on le rencontre dans l'éloge de Krzysztof Szydlowiecki que Wapowski dresse à l'occasion de son décès en 1532. Rappelant qu'il avait entretenu d'excellentes relations avec plusieurs souverains étrangers, il mentionne avec plus de chaleur encore qu'il avait noué avec Ibrahim Pacha "qui bénéficiait du plus haut crédit auprès du Sultan, une telle amitié, témoignée par des présents envoyés et acceptés de part et d'autre, qu'alors et longtemps encore par la suite le royaume de Pologne fut laissé en paix par les Turcs" (pp. 242-243).

Est-ce à dire que tant les milieux dirigeants de la politique polonaise que Wapowski qui était dans ce domaine leur interprète faisaient tellement fonds sur cette *amicitia* et sur cette *societas*? Bien entendu - non. On se demandait, non sans raison, si la Pologne n'allait pas être à son tour dans un avenir plus ou moins proche la victime d'une agression. Les procédés "diplomatiques" de la Sublime Porte étaient brutalement frustes et parfaitement imprévisibles. Et comment n'aurait-on pas nourri une imprescriptible sympathie envers les Chrétiens attaqués? Lorsqu'arriva la nouvelle de la prise de Belgrade, tirant parti du laxisme institutionnel devant lequel un souverain polonais était "impuissant", on laissa partir une armée de 6.000 "mer-

cenaires” conduite par le meilleur chef de guerre du pays Jan Tarnowski (p. 185). Et, cette fois encore, c’est à la fin du récit de Wapowski qu’on trouve la note la plus pénétrante. Lors de la campagne ottomane de 1532 en direction de Vienne, dont on a vu quelle importance l’historien lui attache, 3.000 cavaliers “d’une jeunesse florissante” s’en vont prendre part en volontaires à la défense de la Chrétienté. Et c’est, à n’en pas douter, avec une fierté jubilante que l’auteur signale qu’au cours d’une escarmouche très vive avec les Ottomans ils leur infligèrent d’amples dommages (pp. 239-240).

Son souci des nuances, on le sent au mieux dans la façon dont il présente l’expédition de 1497. On l’a vu, il est pleinement d’accord avec l’objectif affiché de cette aventure. Mais, dès le début aussi, il relève la part de la perfidie: afin de rendre son entreprise populaire, Jean-Albert faisait courir le bruit que les Turcs avaient massé des troupes formidables sur l’autre rive du Danube, et le mot qu’il utilise *astruens* – comme aussi bien la suite des événements – montre qu’il n’en croit rien. Ce n’est pas pour rien que dans ce contexte il rappelle le mot fameux du roi que, s’il se persuadait de ce que sa chemise connaît ses desseins, il la brûlerait aussitôt. Il mentionne alors la “rumeur lancée par on ne sait qui” que le vrai objectif était de déposer Stefan de Moldavie que l’on prétendait secourir et de lui substituer le prince Sigismond. Mais, préoccupé d’être tout à fait juste, il allègue l’autre but de la guerre, légitime celui-là du point de vue des intérêts nationaux: celui de chasser les Turcs d’Akkerman et de Kilia, afin de pouvoir surveiller en force le cours inférieur du Danube qui constituerait désormais la frontière méridionale de l’État polono-lituanien.

Puisque c’est la Valachie qui va devenir le théâtre unique des événements, il vaut la peine d’accorder un coup d’oeil aux rétroactes. Stefan, se sentant menacé par la progression ottomane, avait imploré l’aide tantôt des Polonais, tantôt des Hongrois. Mais “on lui promettait beaucoup et on tenait peu”. Quand, pour conjurer l’orage qu’on lui prépare, il envoie des ambassadeurs, Jean-Albert les fait arrêter et retenir captifs “contre le droit des gens” (p. 26). Le roi espérait venir facilement à bout de la première phase de son entreprise, parce qu’il se représentait que les procédés durs et tyranniques de Stefan l’avaient rendu odieux à ses sujets. Aussi faisait-il au début preuve de clémence, renvoyant avec des cadeaux les prisonniers que l’on faisait. Mais, constatant que les défections espérées ne se produisaient pas, il se met à recourir à la violence nue (*ad vim et potentiam*). Ce qui mettra le comble au désastre, c’est l’obstination de la noblesse de la Pologne Occidentale (dont il semble bien que Wapowski ne la portait pas dans son cœur). Après la trêve intervenue, elle prend le chemin de la retraite par un autre itinéraire que celui que Stefan avait “recommandé” – ce qu’il exprime de façon significative en écrivant “*ea salubri contempta admonitione*”, soit afin de traverser une région plus abondante en vivres et en fourrage que celle par laquelle l’armée était arrivée, soit parce qu’elle était pressée de s’en retourner à ses pénates. Il flétrit la cruauté de Stefan qui fait décapiter plusieurs prisonniers en sa présence. Après avoir de la sorte partagé les blâmes et les responsabilités, il peut porter un jugement d’ensemble sur cette entre-

prise déloyale et sur son échec: *bellum Moldaviae improbo consilio et parum feliciter motum*.

Sa liberté de jugement n'est pas moins méritoire. Il écrit le plus tranquillement du monde: "avant que l'année se fût achevée, Clément (VII), Pontife de Rome, cessa de se trouver parmi les vivants; par son décès il épargna à l'Italie de grandes commotions" (p. 249). Et on ne peut que lui savoir gré de ce qu'à propos de la rencontre de réconciliation entre le même et Charles-Quint à Bologne, qui fut "chantée" sur tous les tons par beaucoup de poètes humanistes parmi lesquels Joannes Dantiscus, il note que le premier effet en avait été l'étranglement des libertés à Florence et le départ en exil d'un grand nombre de citoyens (p. 191). Du roi Alexandre il déclare qu'il ne brillait guère par les dons de l'esprit, que dans les délibérations il se montrait obtus (*hebetior*). De son portrait succinct on garde l'impression d'un gros colosse remarquable surtout par la force de ses bras. Mais il ne manque pas de lui reconnaître une qualité: son exceptionnelle générosité envers ceux qui s'étaient signalés par leur courage dans les combats ainsi que pour les "chanteurs, citharèdes et joueurs de flûte" qu'il faisait venir à grands frais de l'étranger.

Wapowski montre en bien d'endroits combien la grandeur et le prestige de la Pologne lui tenaient à cœur. Mais cela ne l'empêche ni de reconnaître les mérites d'un redoutable ennemi de sa patrie tel que l'était Ivan III ni de mettre en pleine lumière la conduite parfois indigne de ses compatriotes.

Du grand-duc moscovite il dessine au moment de sa mort un portrait plus ample et plus laudatif qu'aucun de ceux qu'il a consacrés à un roi de son propre pays. Avec la perspicacité que l'on attendrait d'un historien écrivant à des siècles de distance il indique que son règne a marqué une mutation fondamentale dans l'histoire des Russes. Énumérant les succès qu'il avait remportés sur tous les fronts, il souligne qu'il les a dus "à sa diligente sagacité et à son *assiduitas*, c'est-à-dire la persévérance dans l'effort pour faire aboutir ses desseins – qui est en effet la qualité grâce à laquelle il parvint à progresser malgré les déficiences culturelles de son peuple et qui ne constitue justement pas le point fort des Polonais. Il est vrai que cet effort ininterrompu, il était en mesure de l'imposer à ses sujets, ce qui n'était pas le cas pour les souverains polonais à l'égard des citoyens sur lesquels ils régnaient. Il note sans ménagement que dans le but de fléchir Stefan de Moldavie, sans raison sérieuse de croire à sa bonne foi, les Polonais décapitèrent Elie, fils de l'ancien hospodar Pierre qui avait cherché refuge chez eux, sous le *prétexte* (le mot y est) de lettres royales qu'il aurait falsifiées. Ou encore qu'après avoir réussi à dresser les Tatares Nogaj contre ceux de Crimée, ils les laissèrent se morfondre en pleine steppe du côté du Dniepr, exposés à la faim et au froid, et que lorsque leur "tsar" Shakhmet éleva finalement de justes plaintes, ils y répondirent en le faisant prisonnier et en le tenant dans une relégation de plus en plus dure à Wilno, puis à Kowno. Il atteint le point suprême de cette sereine impartialité au moment où il narre l'incursion – qui se solda par un échec – d'une armée allemande essayant de venir à la rescousse des Teutoniques dont le grand-maître Albert de Brandebourg avait rompu avec Sigismond les armes à la main. Il leur fallait nécessairement tra-

verser la Prusse royale, c'est-à-dire les territoires de la basse Vistule récupérés à la suite de la guerre de Treize Ans. Il oppose le comportement de ces "envahisseurs" qui achètent les vivres aux paysans selon le prix normal, n'exercent aucune violence, "respectent la pudicité des jeunes filles et des matrones" à celui des troupes polonaises "libératrices" qui, leur donnant la chasse, pillent la contrée comme s'il s'était agi d'un pays ennemi.

Cette objectivité lui fait défaut dans la façon dont il reflète la politique strictement intérieure, qui l'intéresse manifestement moins que les perspectives internationales. Non pas que sa perspicacité se trouve obnubilée, bien au contraire. Mais il se sentait pleinement solidaire de l'élite gouvernante et ne pouvait ressentir que comme un danger redoutable pour celle-ci la montée de la Chambre des Députés et le surgissement du protestantisme. Un proche avenir allait prouver que, de ce point de vue étroit non pas tant de classe que de caste, il n'avait pas tort. Pour ces "cumulards" intelligents, avides et jouisseurs, qui par ailleurs faisaient brillamment sortir le pays de l'ornière où il s'était embourbé depuis 1497, il n'y avait aucune urgence à mettre en cause des abus au creux tiède desquels ils menaient une "vie inimitable", manifestant au passage par ce genre de vie même, par leur goût, par leurs écrits, par leur correspondance avec Érasme, l'éblouissante percée de valeurs humanistes de forme et de pensée. En face d'une gentilhommerie moyenne et petite bien plus intéressée à faire valoir ses terres qu'à perpétuer les vertus militaires qui avaient valu leurs privilèges à ses ancêtres, ils ne pouvaient considérer que comme ridiculement attentatoire la prétention affichée par ces *aratores* à jouer aux *oratores*, aux hommes d'État. Dans leur mépris l'assurance – pleinement justifiée pour lors – d'une supériorité culturelle écrasante comptait au moins autant que l'orgueil de privilégiés.

Qui espérerait trouver sous la plume d'un témoin aussi intelligent le tracé des premières étapes de ce parlementarisme dont un écrivain a dit récemment à bon droit qu'il constitue l'"entéléchie" de la nation polonaise serait durement déçu. Pendant tout un temps après 1493 il le passe sous silence. Par la suite il apparaît tout à coup sans explication et uniquement sous la forme d'allusions brèves et toujours acerbes. Qu'à la "diétine générale" de Środa préparant la Diète de 1522 l'opposition décidée menée par un groupe ait abouti au rejet de la proposition royale se ramène pour lui à de la *protervia*, à de l'impudente insolence (p. 186). À ses yeux comme à ceux des membres du Sénat le seul rôle de la nouvelle Chambre était de voter des impôts pour la défense nationale, et encore sans rechigner. Mais il faut reconnaître que pendant tout le temps qu'il vécut, la Chambre se borna à une politique étroitement et égoïstement "corporative". Il n'a nullement tort de relever que la tactique qu'elle utilisait se ramenait à la pratique d'un chantage: n'accorder à l'État les ressources nécessaires qu'au prix de nouvelles concessions en sa faveur (p. 187). De même, ce n'est pas sans raison qu'il bafoue la levée de l'arrière-ban (*pospolite ruszenie*) que, non sans une part d'hypocrisie plus ou moins consciente, la gentilhommerie ne cessait de présenter comme une alternative à des impôts pour entretenir une armée. Quand on en met en branle le processus, déjà lent en soi du fait des "précautions" légales pour éviter qu'on y procédât abusivement, la levée ar-

rive avec de tels retards à son point de concentration qu'elle n'occasionne plus de dommages à l'ennemi mais en procure de cuisants à la population du royaume (p. 144). Il y revient à la p. 186 avec le jugement tranchant: *infructuosa immo damnosa*.

Comment s'étonnerait-on de ce qu'il estime que c'est "à grande raison" que les évêques et les "prêtres" (entendons-nous: il s'agit des chanoines et des prieurs de monastères) défendent ce qu'il appelle leurs "droits et libertés", c'est-à-dire les domaines attachés à leur fonction, les immunités et les exemptions dont ils bénéficiaient (p. 64)? Mais il faut relever que ceci n'a rien à voir avec le point de vue clérical sous lequel Długosz envisageait l'histoire. Pour Wapowski le haut clergé est – et il l'était en vérité – un segment très important de la société civile et c'est dans une perspective somme toute "laïque" qu'il voit l'"envie" dont cette corporation était l'objet, comme c'était d'ailleurs le plus souvent le cas. Qu'il pût exister des raisons morales et notamment appartenant à la catégorie de la spiritualité religieuse pour mettre en cause des privilèges qui n'étaient plus mérités sur le terrain qui les avait justifiés ne pouvait effleurer sa conscience.

C'est à propos des premières manifestations du luthéranisme qu'il se départ le plus gravement de l'impartialité que l'on est en droit de souhaiter chez un historien. Il faut dire qu'il s'agit de désordres à Dantzig qui constituaient un écho urbain à la guerre des paysans d'Allemagne. Les mutins avaient chassé le "Sénat" de la ville et l'avaient remplacé par un autre "tiré des éléments les plus vils de la plèbe" (p. 200). Là donc aussi sa prévention n'était pas seulement ni même peut-être surtout d'ordre confessionnel. Il approuve chaudement l'intervention armée de Sigismond et la répression qui s'ensuivit. A-t-il été vraiment exact que l'ingérence du roi fut tenue pour tellement bienvenue (*tam gratus*) par "les Dantziquois" dans leur ensemble? On en doute. Et, en tout état de cause, il aurait pu et dû s'abstenir de qualifier dans ce contexte-là le roi de *clementissimus* (p. 212). Avec les treize exécutions capitales, ce fut au contraire la seule occasion où l'un de ces Jagellons du XVI^{ème} siècle qui ont si indiscutablement mérité cet éloge y contrevint lourdement.

Il serait d'ailleurs d'une sociologie primaire de se le représenter comme le porte-parole du "camp féodal". À un certain moment, lors d'une incursion de Tatares particulièrement ruineuse qui eut pour effet qu'ils emmenèrent entre cinquante et cent mille captifs sans compter les vieillards et les enfants qu'ils mirent à mort sur place, il note que le roi avait adressé des lettres pressantes aux grands seigneurs et aux castellans pour qu'ils prissent des mesures afin d'y obvier et il ajoute "mais sourdes étaient les oreilles des magnats" (p. 142). Ceux avec lesquels il s'identifie, ce sont uniquement les dignitaires de l'État qui, s'ils menaient un train de vie fastueux, n'en étaient pas moins les premiers "aristocrates" dans leur lignée. Et même de ceux-ci il ne dissimule pas les tares. Racontant qu'après le décès de Mikołaj Kamiemiecki en 1516 Krzysztof Szydłowiecki parvint à arracher au roi la fonction de castellan de Cracovie alors qu'il en était déjà le palatin, ce qui était un comble dans la catégorie des «incompatibilités» que flétrissait âprement la gentilhommerie, il ne manque pas de signaler qu'il l'avait obtenue à l'inter-

cession de l'Empereur Maximilien et que cela allait à l'encontre des constitutions (p. 138).

On retrouve sa perspicacité habituelle dans la clairvoyance avec laquelle il saisit (pp. 244-245 et encore p. 250) la portée d'un phénomène qui de son vivant n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements — l'organisation par le castellan de Tcherkassy de l'autodéfense spontanée et sporadique à laquelle s'essayait la population des confins du Sud-Est, durablement et itérativement malmenée par les nomades de Crimée. C'était ni plus ni moins le futur noyau de la *Siecz* des Cosaques Zaporogues.

Qu'il ait consacré la très grosse part de sa narration à la "grande politique" ne saurait étonner d'un historien de son temps. Mais l'importance des questions économiques ne lui a pas échappé. Ladislas ayant accordé à Breslau le privilège de l'étape obligée (le *Stapel-recht* — et on voit ici à nouveau combien il gouvernait sans se soucier le moins du monde du pacte de famille auquel il devait sa couronne de Bohême) il en résulta une guerre commerciale acharnée entre cette ville et Cracovie pleinement soutenue par le gouvernement polonais. Breslau en subit de graves contrecoups sous la forme d'une cherté des vivres si aiguë qu'une partie des ouvriers émigra de la cité. Les Polonais, il est vrai, se virent fermée la voie par laquelle leur parvenait jusqu'alors le poivre, mais cette gêne eut en définitive des effets avantageux. Par l'entremise de la colonie arménienne de Lwów affluèrent vers eux "de Byzance en Thrace" toutes espèces de condiments orientaux, sans compter ce qui leur parvenait par Dantzig des puissances maritimes, "l'Angleterre et le Portugal" (p. 102). De même, évoquant des ambassades venues du Danemark, de Suède, de Poméranie et du Mecklembourg pour resserrer les liens de bons voisinages avec la Pologne, il note que Sigismond y accéda "d'autant plus volontiers dans l'idée que plus librement ses sujets dantziqois navigueraient avec leurs marchandises (d'exportation) et amèneraient les marchandises anglaises et portugaises dans son royaume" (pp. 192-193).

Homme de culture au premier chef lui-même, il ne manque pas de pointer en passant des détails qui relèvent de ce domaine. Au moment du décès de Callimaque-Buonaccorsi il rappelle son bagage littéraire et notamment son "histoire de la guerre de Varna" (la *Historia de rege Vladislao, seu clade Varnensi*), écrite, dit-il, *stilo non inepto*. On remarquera la modicité de l'éloge. Vers 1512 il note qu'"en ce temps le roi Sigismond fit poursuivre l'édification de l'acropole de Cracovie (le Wawel), ayant fait venir à cet effet des architectes italiens, y mettant la plus vive ardeur et au prix de non moindres dépenses, ensemble avec l'église du martyr Stanislas à laquelle on applique le surnom de *a Rupella* (Skalka)" (p. 109). Parmi les événements politiques et militaires les plus augustes il ne dédaigne pas d'exposer par le détail que, grâce à la trouvaille inespérée d'un ancien trésor apparemment juif dans un mur de la "maison collégiale" que l'on était en train d'abattre, les "docteurs de Cracovie" furent en mesure de reconstruire cette dernière "à la manière d'un palais hors du commun", de loin plus magnifique qu'auparavant (p. 20). Mentionnant Joannes Dantiscus qui faisait partie

d'une mission diplomatique, il n'oublie pas de rappeler qu'il était "poète lauréat" (p.136).

Ce souci de refléter dans sa narration la mutation en train de s'opérer dans la façon dont les sphères dirigeantes voyaient les Turcs, nous le retrouvons touchant l'ambiance culturelle qui régnait dans ces mêmes milieux. Dans la dernière décennie ou au cours des quinze ultimes années du XV^{ème} siècle l'Humanisme avait conquis la Faculté des Arts (mais elle seulement) de l'Université. C'est seulement aussitôt après l'avènement de Sigismond, notamment grâce à une série d'heureuses vacances qui se produisirent dans le Sénat, que l'on a le droit de dire que dans une certaine mesure il se trouva "au pouvoir". Désormais les combats menés parfois aux lointaines frontières et qui ne perturbaient guère la mentalité dominante de luxe, d'hédonisme, de joie de vivre, fructifièrent, quand ils avaient tourné bien, en "triumphes" à l'antique. Il en marque très nettement le seuil lorsque Sigismond vient se faire couronner à Cracovie: "Retentissaient en de puissants échos une quantité énorme de bombardes, des feux allumés en de multiples endroits resplendissaient durant la nuit entière, tous les lieux résonnaient d'acclamations de bienvenue et de chants... Ces journées en fort grand nombre passèrent en banquets splendides, en jeux militaires (apparemment des tournois) et en une ample joie parmi des gaies bacchantales". Que ceci nous vienne de la plume d'un ecclésiastique est significatif pour le nouvel âge qui s'intronisait.

En ce qui regarde son intuition scientifique on tombe en arrêt sur une observation au moins aussi étonnante que ses pronostics politiques. Dans le catalogue des conquêtes d'Ivan III il mentionne les *Ingri*, les habitants de l'Ingermanie, c'est-à-dire de la région où Saint-Pétersbourg fut construit beaucoup plus tard, ceux-là même que les Pétersbourgeois appelaient *Čuchoncy*. Ils faisaient la liaison entre les Finnois et les Esthoniens d'aujourd'hui. Il dit en passant que "la conformité des langues" semble indiquer que c'est de ces peuples que sont issus les Ougres ou Hongrois. Comme on sait, cette vue est pleinement avalisée par la linguistique moderne (les langues finno-ougriennes). Quand on pense aux inepties qui longtemps encore par la suite ont été débitées dans les questions d'ethnogenèse, on ne peut que saluer d'un cœur battant cette preuve signalée de l'exceptionnelle intelligence dont la première Renaissance nous a laissé tant de gages.

Il est vrai que, mentionnant en 1493 l'apparition de la syphilis, il attribue cette catastrophe, conformément à l'opinion de "connaisseurs des questions célestes", à l'effet de mouvements des "étoiles erratiques" (les planètes) de façon qu'elles formèrent de certaines figures. Wapowski avait foi dans l'astrologie, tout comme beaucoup d'esprits supérieurs de son temps. Nous le savions par une méchante épigramme d'André Cricius-Krzycki¹⁶. Celle-ci est une variante — assez piquante, il faut le reconnaître

¹⁶ Pièce 18 du livre (IV) des satires dans l'édition du *Corpus antiquissimorum Poetarum Poloniae Latinorum*, t. III, Krak., Akademia Umiejętności, 1888.

— de la fable sur l'astrologue tombé dans un puits. Il y oppose l'oncle de Bernard, Piotr, doyen de Cracovie, qui s'était fructueusement intéressé à des mines de plomb, à son "ridicule" neveu qui, en scrutant le cours des astres, n'en recueille que de la "blague" (*jocum*). N'en doutons pas un instant. Ce n'était pas le scandale intellectuel d'une illusion pseudo-scientifique qui avait mis à la plume la main du pétulant poète mais bel et bien que Bernard avait obtenu une prébende près la cathédrale de Gniezno que guignait Piotr Tomicki, l'oncle d'André. *Inde irae*.

Mais, on le sait, les supputations astrologiques allaient alors souvent de pair avec la vraie astronomie. Il semble bien que dans ce domaine Wapowski a été plus qu'un amateur éclairé. Nous le font croire l'estime que lui témoignait Copernic et l'importante lettre que Bernard adressa à ce dernier le 3 juin 1524. Stanisław Wędkiewicz, qui en cette matière se fondait évidemment sur l'opinion de spécialistes mais dont on connaît l'exceptionnelle prudence scientifique, a écrit que "ce long message contient de précieuses indications d'ordre astronomique" et ajoute qu'"il est plus que probable que de son côté Wapowski sut, au long de leurs échanges personnels et épistolaires, enrichir et vivifier les notions que Copernic avait acquises en matière de sciences géographiques¹⁷".

Touchant la troisième catégorie des qualités énumérées plus haut qui caractérisent l'historiographie humaniste, les mérites de Wapowski ne sont pas moindres. Sa narration relève sans le moindre doute possible de la prose d'art.

Cela ressort notamment de ses batailles. On sait combien les historiens de cet âge y appliquaient de soin, mais on sait aussi combien souvent y transparaît l'impéritie d'intellectuels qui n'avaient jamais participé à un combat, avec ce résultat que les phrases élégamment tournées ne font qu'envelopper des lieux communs. Il a su échapper à ce travers. On n'y sent pas l'homme des livres. Il rend un compte exact des lieux des opérations, du moment qui détermine le succès ou la défaite. Chacune est, pour ainsi dire, "individuelle", dans ce sens qu'aucune ne ressemble aux autres, parce que, à chaque fois, le décor stratégique, la manoeuvre, les accidents sont établis en toute netteté. J'en évoquerai trois.

Celle du 1-er janvier 1492, où acheva de s'effondrer la tentative de Jean-Albert de disputer à son frère aîné Ladislas la couronne de Hongrie. Albert ne se décide à se retirer du champ de bataille, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, que quand tout était manifestement perdu. Sa troisième monture grièvement blessée et lui-même n'ayant en main qu'un tronçon d'épée, il manque être fait prisonnier par des fantassins tchèques. À un moment où deux cavaliers l'attaquent, un soldat polonais venant par derrière lui passe sa propre arme avec laquelle le prince transperce ses adversaires. Il parvient à regagner Eperies et dans l'instant où il franchit la porte de

¹⁷ S. WĘDKIEWICZ, *Etudes coperniciennes*, Centre Polonais de Recherches Scientifiques à Paris, n-os 13-16 (en un volume), 1958, p. 225.

la ville l'animal qui perdait ses intestins par la plaie ouverte s'écroule expirant.

La victoire de Klecko remportée par Glinskij, pour lors encore fidèle, sur les Tatares en 1506. "Il y avait près du camp des Scythes une rivière, pas bien large mais bourbeuse et pour cette raison difficile à franchir; s'y ajoutait que les Tatares établis sur la rive d'en face attaquaient les Lituaniens de flèches qu'ils lançaient à la manière d'une grêle. Michaël Glinskij entreprit de leur faire quitter la rive en les canonnant et il recouvrit le cours d'eau marécageux d'arbres et de broussailles, répandant par dessus du foin, dont il y avait une grande quantité en cet endroit, de façon à le rendre traversable. Et opportunément apparurent de façon inespérée sur une colline voisine trois cents cavaliers polonais des troupes de la Cour qui par l'éclat de leurs armures attiraient les regards. Ceux-ci, en tirant de leurs tambours un fracas horrible, par la stridence de leurs trompettes, le miroitement de leurs armes, en étirant leur cavalerie en longueur, présentèrent un large front et le semblant d'une nouvelle et grande armée surgissant de Pologne. Ils achevèrent d'épouvanter les Tatares déjà pour une bonne part démoralisés".

La défaite de Sokal enfin en 1519, qui chante dans la mémoire de tout polonisant à cause du poème qu'un demi-siècle plus tard Mikołaj Sęp Szarzyński a consacré à la mort de Fridrusz Herburt, morceau de rhétorique magnifiquement mis en oeuvre mais évidemment dépourvu d'aucune valeur en tant que témoignage historique. On attaquait les Tatares lors de leur retour chez eux, notamment dans le but de délivrer les captifs qu'ils ramenaient. Les Polonais ne tiennent pas compte de ce que la bourgade, sise de l'autre côté du Bug, avait été brûlée par les envahisseurs. De la sorte, ce qui leur paraissait de loin une aire unie et solide était parsemé de vastes trous laissés par les caves des maisons incendiées. La chevalerie traverse le fleuve précipitamment et en désordre, tandis que les Tatares l'observent derrière des ruines. Lorsque les Polonais ont pris pied sur l'autre rive, ils s'embarrassent et tombent avec leurs chevaux dans les excavations et une grêle de flèches commence à tomber sur eux. A cause de ce qui subsiste des débris de murs ils ne peuvent ni engager le corps à corps ni charger à la lance. Plus tard, la très dense poussière qui s'élevait des terres arables de dessous les sabots des chevaux fait qu'ils ne s'avisent même pas de ce qu'ils sont petit à petit encerclés. De la sorte la plainte amère que Sęp Szarzyński met sur les lèvres de Fridrusz dans les vers fameux

Farbę Bugowej widziałem krew wody
Nasza zmieniła, prócz pohańskiej szkody

se trouve lumineusement expliquée. Et d'une défaite où le poète n'a voulu voir qu'un trépas héroïque à la romaine, l'historien tire un jugement lucide et sévère: les vaincus l'avaient méritée, parce qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de se renseigner sur le terrain où ils allaient livrer le combat (*ignari*) et parce qu'ils se sont conduits à tous égards avec une impardonnable imprudence.

On se rappelle sans doute que dans sa monographie sur Voltaire Gustave Lanson, relevant dans les écrits historiques de celui-ci quelques détails familiers qui donnent l'impression que le narrateur était là sur place pour les observer, y saluait une importante innovation dans ce genre littéraire. Wapowski qui, d'ordinaire, s'en tient à un langage élevé et intellectuel, a senti bien avant Voltaire le prix de cette concession à la communication vivante¹⁸. Quand en 1501 les Tatares Nogaj jurent d'observer loyalement l'alliance qu'ils nouent avec les Polonais, il les représente faisant couler un peu de leur sang sur leurs "framées" en prononçant des imprécations "péremptoires" contre eux-mêmes s'ils devaient un jour la violer. Lorsqu'en 1506 ils constatent l'étendue de leur déception, "le tsar Shakhmet consola avec beaucoup de douceur" ses hommes "qui pleuraient abondamment *et scythico more ejulantes*" et on entend les ululements modulés et aigus des foules musulmanes. Quand le prince ruthène Constantin Ostrogskij essaie de dissuader la noblesse polonaise de livrer le combat à Sokal et qu'en réponse il ne recueille que des outrages, il les supplie "les mains jointes" de remettre au moins la bataille au lendemain.

Pour qu'il ne soit pas dit que je ne parle que des qualités de Wapowski, je relèverai deux petites imperfections. Il a quelques formules qui lui étaient familières et qu'il répète trop fréquemment. Et le lecteur actuel est un peu impatienté de le voir localiser itérativement dans l'*orbis romanus* des villes et des peuplades dont il est question. Mais il existe à cet égard de larges "circonstances atténuantes". C'était un travers communs aux humanistes. Ils hésitaient à "polluer" la noble prose latine avec des noms modernes qui leur semblaient "barbares". Un Aeneas Sylvius, tirant parti d'une très vague homophonie, appelait "Massagètes" les Samogitiens. Et Joannes de Wislica, qui savait bien mieux que le prélat italien le nom authentique des habitants de la Żmudz, n'en a pas moins entériné cette discutabile assimilation dans le trop long prologue géographique de son poème *Bellum prutenum* de 1516. En outre, je l'ai déjà dit, Wapowski s'adressait en esprit à la République internationale des Lettres. A donc dû jouer le désir d'aider les lecteurs étrangers à situer dans une perspective qui leur était plus familière des provinces et des localités de son pays, qu'ils commençaient seulement à connaître, et encore bien superficiellement. Il n'empêche. On doute fort qu'en signalant à plusieurs reprises que Wilno se trouve *apud Galindos* ou que la Mazovie est la région où "ont été les Omani et les Phrugundiones (les Burgondes?)" il leur ait fructueusement facilité la tâche. Quant à ce que les palatinats, les *województwa*, deviennent sous sa plume des "satrapies", nous ne pouvons nous empêcher d'y trouver un certain charme exotique – qu'il n'avait assurément pas visé.

Il est grand temps de conclure. D'abord avec une remarque liminaire. Une comparaison entre Długosz et Wapowski est *nécessairement* injuste

¹⁸ Il en existe – et d'excellents – chez Tacite, dont les historiens de la littérature font à juste titre grand cas. Mais ses *Annales* ne peuvent entrer en ligne de compte en tant que modèle de notre auteur. Le manuscrit venait seulement d'en être découvert.

pour le premier. Parce que Długosz, se dépêtrant dans les pauvres sources médiévales, assumait un travail gigantesque et ingrat de défricheur, tandis que, dans la partie de son oeuvre qui va jusqu'en 1480, son successeur n'avait qu'à compléter quelque peu la documentation mise vaillamment en ordre et à introduire les perspectives excellemment fondées qui ont retenu l'attention de Ljudmila Michalovskaja. Mais surtout parce que Wapowski est né au moins trente-cinq ans¹⁹ après son devancier et que dans le temps où il accédait à la maturité la culture évoluait en Pologne à une allure forcenée.

En dépit de ce que l'on pourrait croire à première vue, je ne me suis pas proposé d'écraser Długosz en dressant en face de lui l'effigie de son cadet. J'ai voulu répondre à la question qui fait le titre de la présente communication. Et ma réponse est, sans l'ombre d'une hésitation: l'historiographie polonaise est devenue pleinement et brillamment humaniste avec Bernard Wapowski.

Pratiquement, mon exposé s'adresse aux chercheurs polonais. Il me paraît éminemment souhaitable qu'ils songent à accorder à sa Chronique une appréciation plus équitable et à envisager dans son intégralité ce qu'il a laissé à une postérité partiellement oubliée²⁰.

¹⁹ Je me demande en effet – sans évidemment oser me prononcer – s'il ne conviendrait pas de soumettre à une révision critique la date de naissance communément acceptée "environ 1450". Ce qui m'engage au scepticisme, ce n'est pas seulement qu'on nous dit que Wapowski fut à l'Université de Cracovie le condisciple de Copernic né en 1473 ni que les dernières pages de sa Chronique (j'ai cité ici des passages qui concernent l'année 1534) sont difficilement compatibles par la vivacité de fond et de forme dont elles font foi avec l'idée que leur auteur aurait eu pour lors quelque quatre-vingt-cinq ans, surtout s'agissant d'un homme du XVI^{ème} siècle. Ce qui m'inquiète surtout, c'est de constater qu'à l'unique exception près de ces études à Cracovie, on obtient une fiche biographique constituant une "page blanche" jusqu'au doctorat conquis à Bologne en 1505, alors que de 1508 à 1535 on a un flot pressé et continu de manifestations d'une activité polyvalente. Que pareille remise en cause reste toujours légitime et puisse être avantageuse, le prouve l'exemple récent de Jan Andrzej Morsztyn. On imprimait partout qu'il était né en 1613, apparemment parce qu'il avait été écrit quelque part qu'il était âgé de quatre-vingts ans au moment de son décès. Leszek Kukulski a démontré qu'il n'a pu venir au monde avant 1620.

²⁰ Comme le postulait B. BIEŃKOWSKA dans son ouvrage *Kronika Emeryka Węgra jako źródło Wapowskiego*, p. 10 (cité par L. MICHALOVSKAJA (p. 91) en conclusion de sa propre étude.